

GONG Ji-young
**LES ENFANTS
DU SILENCE**



GONG Ji-young

Les Enfants du silence

Roman traduit du coréen par Lim Yeong-hee
avec la collaboration de Lucie Modde

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN DE
LA FONDATION DAESAN, SÉOUL



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de
LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PICQUIER

Nos jours heureux
L'Echelle de Jacob
Ma très chère grande sœur

Titre original: *Dogani*

© 2009, Gong Ji-young

Publié par Changbi Publishers, Inc., Corée.

Tous droits réservés.

© 2020, Editions Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture: © Misook Lyou

Conception graphique: Picquier & Protière

ISBN: 978-2-8097-1507-1

1.

Alors que Kang Inho quitte Séoul, sa voiture chargée de quelques cartons de déménagement, la brume de mer commence à envahir la ville de Mujin. Issu de l'océan, ce gigantesque animal blanc avançant à grandes enjambées foule le continent de ses pieds couverts de poils minuscules et humides. Comme s'il s'agissait de soldats ayant déjà perçu les signes de la défaite, tout ce qu'avale le brouillard cède son contour aux microparticules de vapeur pour ne plus former que de vagues masses floues. L'école Ja-ae, littéralement « Amour et Charité », un bâtiment en pierre de quatre étages perché sur une falaise, sombre elle aussi dans le brouillard. La lumière éclatante provenant de la cantine au rez-de-chaussée s'estompe et devient jaune mayonnaise. Soudain, une cloche sonne.

C'est dimanche. Peut-être s'agit-il de la cloche d'un temple protestant appelant à l'office matinal. Le son résonne jusque dans le lointain. Seuls les bruits arrivent à percer le brouillard.

2.

Un garçon marche sur des rails. Le brouillard n'a pas encore tout enveloppé mais œuvre à effacer tout ce qu'il rencontre, comme s'il déployait ses rets. De part et d'autre des voies, des bouquets de cosmos prématurément éclos tremblent, pâles d'angoisse, sous ce fin filet.

Le garçon a onze ans. Comparé aux enfants de son âge, il est petit et n'a que la peau sur les os. Son tee-shirt à rayures bleu ciel est humide.

Il grimace et avance en boitant. Le brouillard finit par dissimuler son expression puis son corps tout entier. Bientôt, il sent la voie ferrée vibrer à intervalles réguliers.

3.

L'office du dimanche au temple Yeonggwang jae-il – le « premier temple à la gloire de Dieu » –, un édifice situé en plein cœur de la ville, commence à dix heures. La cour intérieure du bâtiment est remplie de brouillard. Des accrochages sans gravité ont lieu sur le parking parmi les retardataires ; un peu partout, des crissements de pneus s'élèvent dans les airs. A quoi bon mettre ses phares ? Le brouillard avale tout, même cette lumière-là. Pendant ce temps, à l'intérieur, on lit avec recueillement une phrase de la Bible : *Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie*. Un gardien du parking fait tomber son trousseau de clés et se penche pour le chercher. Quand enfin il le trouve, il marmonne, agacé : « C'est complètement dingue, ce brouillard ! »

Sa voix est étouffée par le cantique qu'entonnent la chorale et l'orgue.

4.

Les rails vibrent de plus en plus fort, un fracas métallique emplit l'air. Le garçon se retourne. Un train amorce un large virage dans sa direction. L'enfant écarte les bras. Sur son visage se dessine lentement un sourire, à moins que ce ne soit une légère grimace, qui se transforme en un hurlement de douleur. Difficile de distinguer quoi que ce soit au sein de ce cri étrange. Le train passe en klaxonnant. Le corps du garçon rebondit contre la locomotive, aussi léger qu'un flocon de pop-corn. Du sang coule sur le sol mouillé. Le brouillard recouvre ces taches rouges. Le train disparaît et un grand calme s'installe. On dirait un paysage sous-marin. Les paupières du garçon frémissent une dernière fois avant de se figer dans ce vide laiteux.

5.

Kang Inho cherche à se garer sur une aire de repos quand son portable sonne. C'est sa femme. Il est parti moins d'une heure plus tôt. C'est elle qui l'a encouragé à aller à Mujin, et c'est elle aussi qui a décidé qu'elle resterait à Séoul avec leur fille. A l'autre bout du fil, sa voix semble pourtant chargée de regrets.

— Tu es au volant ?

— Non, je suis sur une aire de repos.

Elle ne semble pas l'avoir appelé pour un motif précis. Sans doute est-elle en train de prendre la mesure du vide

qu'il a laissé en partant avec ses affaires. Du coup, il a pitié d'elle et se sent mal d'avoir dû la laisser seule.

— Tu fumes encore ? Maintenant que tu ne m'as plus sur le dos, tu vas pouvoir t'en donner à cœur joie.

— Ne t'inquiète pas. Si tout va bien, Saemi et toi me rejoindrez au printemps prochain. On la mettra à la maternelle à Mujin.

Il entend sa femme rire.

— Oui, à condition que tu sois titularisé.

C'est un poste de professeur en CDD qui l'attend. Il n'aurait jamais trouvé de travail, aussi précaire soit-il, sans les efforts de sa femme. Elle a croisé un jour une camarade de lycée, proche de la famille qui avait fondé l'école Ja-ae à Mujin. De nature sociable, elle a demandé si un poste n'était pas vacant pour lui au sein de l'école. Après des études universitaires, Inho a travaillé un temps comme enseignant dans un établissement du secondaire. Il a ensuite ouvert une petite société de prêt-à-porter avec un ami. Sans la crise économique qui sévit sur l'ensemble de la planète depuis un an, il serait aujourd'hui, comme tous les dimanches, dans un avion à destination de la Chine pour visiter une usine. Il a passé six mois au chômage à chercher un moyen de s'en sortir. C'est là que sa femme lui a rappelé son expérience d'enseignant. Heureusement qu'ils avaient décidé de liquider leur société avant qu'elle ne soit en faillite. Quelle chance d'avoir au moins pu sauver l'appartement en banlieue ! Il a quand même dû résilier son compte d'épargne et toutes ses assurances.

— Enseignant ? Dans un établissement d'éducation spécialisée ? Avec des enfants sourds ? ...

Voilà quelle a été sa réaction lorsque sa femme lui a rapporté sa discussion avec son amie.

— Je n'ai qu'un certificat d'aptitude au professorat dans l'enseignement général, et encore, ça remonte à loin ! Comment veux-tu que j'y arrive ?

Sa femme lui a souri comme si elle venait de lui décerner un trophée.

— Tu es trop rigide, c'est pour ça que...

Elle a ravalé la fin de sa phrase : « ... tu as fait faillite. » Elle a repris doucement pour ne pas le brusquer car il était très abattu à ce moment-là :

— C'est une école privée. Mon amie m'a assuré que ça ne posait pas de problème, elle a de bons contacts avec la famille du président du conseil d'administration. Tu sais, c'est comme ça que les gens trouvent du travail. Il te suffit de prendre des cours du soir à l'université pour te former à l'éducation spécialisée. Mon amie m'a répété qu'il n'y avait aucun problème, la rémunération est correcte et le nombre d'heures honnête. Pour elle, c'est un emploi en or ! Si ça se passe bien, tu pourras être titularisé. On verra pour la suite, on trouvera bien un moyen de te faire muter à Séoul.

En prononçant cette dernière phrase, sa femme lui a adressé un léger sourire.

6.

La voiture d'Inho reprend sa course vers le sud. Originaire de Séoul, il est rarement allé au-delà du centre de la péninsule. Il n'a donc aucune idée de ce que peut être la vie là-bas. Il sait simplement que les gens ont un fort accent et qu'ils mangent des plats très relevés. Quant aux villes du sud, elles ne sont rien d'autre que des noms inconnus pour lui. C'est un peu différent avec Mujin, à cause de *Voyage à Mujin*, un roman de Kim Seungok¹.

1. Traduit en français par Suk Jun et Stéphane Bois, et publié chez Zulma en 2005. Mujin y est une ville imaginaire dont le nom veut dire « Baie embrumée ». Gong Ji-young a placé son intrigue dans ce même cadre en hommage à l'auteur. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

Ce livre lui rappelle des souvenirs qu'il aimerait mieux oublier. Dès que sa femme a prononcé le nom de cette ville, ils se sont frayé un chemin en lui tel un bateau émergeant du brouillard à proximité d'un port, ses contours se révélant petit à petit. « Vous savez, *Voyage à Mujin*... La fois où vous nous avez parlé de ce roman, juste après votre arrivée au lycée, j'ai pressenti que ce jour arriverait. » Voilà ce que lui avait dit Myeong-hee lors de la première visite surprise qu'elle lui avait faite pendant son service militaire. Elle avait insisté pour passer la nuit avec lui. Sous les couvertures de l'hôtel, alors qu'il hésitait encore, c'était elle qui l'avait attiré contre son corps. Son visage tout près du sien, elle lui avait demandé : « J'étais en train de penser à Ha In-suk. A votre avis, qu'est-elle devenue, toute seule à Mujin, après que le héros l'a quittée en rompant sa promesse ? »

Le corps de Myeong-hee dégageait une légère odeur de pêche. C'était une élève du lycée pour filles où il avait enseigné quelque temps après ses études en attendant son ordre d'incorporation dans l'armée qui tardait à arriver. Lorsqu'elle était venue le voir, son maquillage maladroit ne réussissait pas à dissimuler ses dix-neuf ans. « Ne craignez rien... Ce n'est pas ma première fois. »

Il tremblait comme une feuille. Myeong-hee lui avait pris les mains et les avait posées sur ses seins nus. Puis elle avait éclaté de rire. S'il se souvient bien, ce rire était chargé d'un triste présage, de ceux que l'on perçoit parfois chez les enfants ayant renoncé à beaucoup de choses. Mais il s'était efforcé de ne pas y faire attention. Sinon, il aurait eu du mal à se débarrasser du sentiment de gêne et de culpabilité qui l'avait assailli comme une nuée de moucherons lorsqu'il avait regagné son unité militaire, même après avoir noyé le départ de Myeong-hee dans l'alcool près de la gare routière. Sans ces rapports occasionnels, il aurait peut-être basculé dans une espèce

de folie meurtrière, il aurait sûrement tiré sur quelqu'un avec son fusil, sur lui peut-être.

A l'approche de sa démobilisation, il n'avait plus eu aucune nouvelle de Myeong-hee. De retour à Séoul, il avait appris qu'elle s'était suicidée quelques mois plus tôt. Ses mots lui étaient alors revenus à l'esprit : « J'étais en train de penser à Ha In-suk. A votre avis, qu'est-elle devenue, toute seule à Mujin, après que le héros l'a quittée en rompant sa promesse ? »

7.

Arrivé à une bifurcation, Inho tourne en suivant le panneau indiquant Mujin. Encore un col et il sera arrivé. Mais, parvenu au sommet, il découvre que la ville est plongée dans le brouillard. On dirait une immense mer de nuages moutonnants, ou un magnifique bouquet d'algues blanches. Sa voiture entre dans un tunnel de brouillard. Des filaments aussi fins que la blanche chevelure d'une sorcière enserrant le véhicule dans un maillage dense. Il ignore pourquoi il repense à la fois où il a failli se noyer en pêchant, un été, il y a longtemps. Il s'était jeté dans l'eau pour récupérer sa canne à pêche emportée par un courant violent et des plantes aquatiques visqueuses et collantes s'étaient enroulées autour de ses jambes nues. Il se souvient encore de cette sensation désagréable. Renonçant à nager, il avait appelé son ami à l'aide. Les algues qui le retenaient semblaient le vider de tout ce qu'il avait en lui, ses forces l'abandonnaient. Il avait beau être bon nageur, cela ne lui était d'aucune utilité. Ce souvenir réveillé par le brouillard lui donne un mauvais pressentiment. Il se dit qu'au moindre faux pas, tout sera fichu. En proie à

cette peur sans fondement, sa nuque se raidit. Il humecte sa gorge sèche et allume ses feux de détresse. Son GPS lui indique : « Vous entrez dans une zone de brouillard. Dans un kilomètre, tournez à droite. »

Il obéit.

8.

L'école Ja-ae se dresse au milieu de la brume. Inho franchit le portail, arrive sur le parking et, au moment où il s'apprête à se garer, une voiture de luxe bleue démarre à côté de lui. Il baisse sa vitre pour parler au conducteur, mais celui-ci part en trombe comme si le brouillard ne le gênait pas. Le véhicule disparaît à une vitesse démente, englouti par le mur blanc. Inho a tout juste le temps d'apercevoir un homme au crâne dégarni au volant. A cause de la brume, Inho se gare avec prudence. C'est uniquement grâce aux bourrasques du vent marin que la grande bâtisse en pierre se révèle à lui. On dirait que les rideaux qui la dissimulent ne s'écartent que pour mieux se refermer ; voilà qu'elle se cache à nouveau derrière les nuées blanches. Inho sort de sa voiture. Les vingt dernières minutes de conduite ont été bien plus pénibles que les quatre heures de route qu'il vient de faire. Ses épaules sont nouées. Il lève le bras droit, le fait tourner plusieurs fois, puis place une cigarette entre ses lèvres. Il entend alors de légers craquements avancer dans sa direction. Il finit par distinguer la silhouette d'une toute jeune fille en train de grignoter des biscuits. Les cheveux au carré, elle est petite et maigre. Un grand sachet de biscuits à la main, elle marche vers lui en enfournant les friandises.

— Excuse-moi, est-ce que... commence-t-il.

La jeune fille reste concentrée sur ses biscuits. Il se rappelle alors qu'il est dans une école pour malentendants. Il se sent ridicule et un peu penaud. L'adolescente semble avoir remarqué sa présence. Les craquements émis par sa bouche cessent lentement. Il essaie de lui parler en langue des signes, qu'il a un peu étudiée avant de venir, mais ses gestes sont maladroits.

— Bonjour, enchanté.

Avant même qu'il ait terminé, les yeux de son interlocutrice expriment une peur inimaginable. Elle fait demi-tour en poussant un cri indescriptible et prend ses jambes à son cou.

Inho la regarde s'éloigner, stupéfait. Le brouillard l'avale et bientôt, il ne voit plus rien. Seul ce cri, impossible à transcrire, résonne à ses oreilles.

9.

— Ça doit être à cause du brouillard, avance l'agent Kim.

Jang, le brigadier-chef, entend alors son portable vibrer. Il baisse les yeux pour lire le message, soudain indifférent au rapport de Kim. *Oppa¹, je suis très fâchée. Tu m'avais dit aujourd'hui!*

Jang esquisse inconsciemment un sourire au souvenir des cuisses laiteuses de Misuk, la serveuse du café Yahwa, dont il éprouve encore la sensation au bout des doigts.

— Le garçon n'a pas entendu le bruit du train parce qu'il était sourd, et il a dû le voir trop tard.

1. Littéralement « grand frère », c'est également la manière dont une femme appelle un homme plus âgé ou son petit ami.

— Bon... C'est vrai que le brouillard était très épais, confirme le brigadier-chef en tapotant sur le clavier de son portable.

Attends encore quelques jours. Je sais que tu es impatiente, c'est d'ailleurs ce qui fait ton charme mais... ça te dirait d'aller manger du poulpe ce soir ?

En appuyant sur le bouton « envoyer », il voit un rictus moqueur effleurer les lèvres de son subordonné. Il pose lentement son portable sur le bureau, arbore un air soucieux puis se prend la tête entre les mains.

— Autre chose à signaler ?

— C'est un accident. Mais on a trouvé quelque chose d'étrange dans une des poches de son pantalon.

Kim vide un sac en plastique sur le bureau de son supérieur. Un bout de papier arraché d'un carnet en tombe ; il est trempé de sang.

— Il y a deux noms : Yi Gang-seok et Park Bo-hyeon, et tout un tas de croix dessus.

A ces mots, le brigadier-chef, qui continue de penser à sa Misuk, plisse les yeux. Il n'est pas vétéran pour rien. Sa longue expérience, qui lui sert désormais quasiment d'instinct, le met en alerte : quelque chose cloche. Il avise le papier rouge de sang. Yi Gang-seok est le principal de l'école Ja-ae. Quant à Park Bo-hyeon, si sa mémoire est bonne, il fait partie des responsables de l'internat. Il est venu avec Yi à une de leurs soirées. C'est un homme aux yeux rusés et sournois et au teint sombre. Yi le traitait avec beaucoup de mépris et Park lui faisait des courbettes. Il avait tout du lâche. Voilà le souvenir qui lui revient. Park Bo-hyeon... pas de doute, c'est bien lui.

— Tu peux y aller. Je m'occupe de contacter l'école Ja-ae.

Tandis que Kim tourne les talons, Jang reprend son portable. *Tu peux compter sur ton oppa. Trois millions de wons, c'est du gâteau !*

Le brigadier-chef se sent tout à coup beaucoup mieux. Il se dit qu'il a vraiment de la chance, ce que sa femme lui a d'ailleurs rappelé un jour. Quand il a besoin de quelque chose, une occasion finit toujours par se présenter et la situation par tourner à son avantage. Il repense au corps d'une élève retrouvé au pied de la falaise bordant la cour de l'école Ja-ae, par un jour de fort brouillard, le mois précédent. Deux morts en deux mois. On a conclu à un accident pour l'affaire de la falaise; il en sera de même pour celle-ci. C'est la faute de cet horrible brouillard. Il esquisse un léger sourire en regardant par la fenêtre de son bureau. Le brouillard commence à se dissiper et le contour des voitures garées à l'extérieur réapparaît progressivement. Cette brume insupportable peut donc s'avérer utile. Oui, tout peut servir, à condition d'être prudent.

10.

Il n'a pas beaucoup de cartons mais c'est tout de même un déménagement. Une fois les choses rangées, ça va, sinon ça fait un peu piteux. C'est toujours comme ça avec les objets du quotidien. Inho organise ses ustensiles de cuisine. Son nouvel appartement, qu'il loue dans une résidence modeste, fait une quarantaine de mètres carrés. Des casseroles, des tasses à café, des verres et quelques petites assiettes : voilà ses maigres possessions. Ce n'est qu'après les avoir installées à leur place dans le placard et avoir posé son ordinateur sur la table fixée au mur qu'il prend conscience d'avoir quitté sa famille et de commencer une nouvelle vie. Un sentiment de fraîcheur et de légèreté l'étreint, comme lorsqu'il rendait visite à

des amis louant des chambres de fortune du temps où il était étudiant. Quelqu'un sonne alors à la porte. Il va ouvrir et se retrouve face à Seo Yujin. Il s'y attendait.

— C'est vraiment toi ? Je ne pensais pas que nous nous reverrions un jour, encore moins dans ce genre d'endroit. Je suis ravie, s'exclame-t-elle.

Elle lui donne de la lessive et d'autres articles pratiques en guise de bienvenue et lui tend la main. Il la serre et tous deux se mettent à rire. Yujin a un an de plus que lui, ils ont fait les mêmes études. Avant de venir à Mujin, Inho a appris par un ami de sa promotion qu'elle y vivait. Il a réussi à récupérer ses coordonnées et a ainsi pu échanger quelques mails et textos avec elle. C'est même elle qui lui a trouvé son appartement. Mais ça fait bientôt dix ans qu'ils ne se sont pas vus ! Il cherche sur son visage des traces de la jeune étudiante frêle, aux cheveux coupés court, qu'elle était. Mais la femme d'une trentaine d'années qui se tient devant lui n'a rien gardé de cette époque-là. On dirait que la vie lui en a fait voir de toutes les couleurs.

— Yujin est divorcée. Il paraît qu'elle vit seule avec ses deux enfants. Je crois que l'un d'eux est gravement malade, ça ne doit pas être facile pour elle de joindre les deux bouts...

L'ami qui lui avait donné ces nouvelles était resté évasif.

— C'est étrange, non ? Les femmes belles, intelligentes et sympas tombent toujours sur les pires mecs. Les pauvres, elles n'ont pas la vie facile, avait-il continué, complètement ivre.

Lui-même avait à l'époque beaucoup souffert de ne pas réussir à gagner son cœur.

— Tu parles de ta femme, là ? avait répondu Inho pour lui changer les idées.

Mais plus il en apprenait sur Yujin et plus il avait le cœur serré ; n'importe qui aurait compati à sa situation.

Les échecs successifs de son mari sur la scène politique, la naissance d'un enfant atteint de la tétralogie de Fallot, les difficultés financières allant avec... Inho ignore comment elle est arrivée ici. Maintenant qu'il se tient devant elle, dans ce nouveau logement d'une ville inconnue, son visage aux traits fins et réguliers finit par lui rappeler la jeune femme qu'elle était. Il se sent tout à coup presque chez lui à Mujin, et ses épaules crispées se détendent. Tout ça, c'est grâce à elle.

— Je me suis fait du souci pour toi avec ce brouillard. Tu n'as pas eu trop de mal à arriver? lance-t-elle avant d'avancer vers la fenêtre et de regarder dehors en croisant les bras. En même temps, à Mujin, tu as plutôt intérêt à t'y habituer. Ah, ça a l'air de se dégager.

Inho regarde sa silhouette de dos et se dit, pour la première fois, qu'elle est vraiment petite.

— Là-bas, c'est chez moi, dit-elle en montrant un immeuble en face. Tu vois, là où c'est allumé au dernier étage.

Il discerne mal le bâtiment à cause du brouillard, mais maintenant il sait à peu près où elle habite. Sans réfléchir, il compte le nombre de fenêtres de son appartement. Deux. La peinture blanche de l'immeuble, qui a dû connaître des jours meilleurs, s'écaille par endroits.

— Nous vivons à quatre avec ma mère et mes deux enfants. La femme de mon frère aîné est originaire de cette ville. Comme il a emménagé près de sa belle-famille pour monter sa société, je l'ai suivi ici. Je devais m'occuper de ma mère et j'avais très envie de quitter Séoul.

Il remarque qu'elle s'efforce de donner un ton enjoué à ses dernières phrases. Il fait semblant de croire au message qu'elle veut faire passer — « je ne suis pas malheureuse » —, c'est la moindre des politesses.

— C'est l'heure de dîner, non? Tu veux venir manger à la maison? Sinon, on peut aller quelque part...

Elle se sent obligée de l'inviter chez elle parce qu'ils se retrouvent après toutes ces années et qu'en tant qu'aînée, ce rôle lui revient. Mais, sans doute pas très fière de lui montrer la vie qu'elle mène, elle laisse sa phrase en suspens.

— On n'a qu'à aller manger dehors, comme ça, je pourrai prendre mes marques en ville.

Soulagée, elle lui adresse un sourire joyeux qui lui rappelle qu'elle a toujours eu une seule fossette. En la voyant se creuser, il imagine l'espace d'un instant que Yujin est la petite amie venue rendre visite au Inho de vingt ans dans sa chambre d'étudiant, et il se dit que sa vie à Mujin ne sera pas si malheureuse. Il sent son cœur frémir, ça faisait longtemps. Il ne veut pas passer à côté de ce sentiment agréable qui revient lui rendre visite.

11.

Inho et Yujin sortent en maintenant une distance de trois ou quatre pas entre eux. Pareille à la fumée montant d'un feu éteint, la brume envahit cet espace. C'est le début de soirée et les rues commerçantes se réveillent tout juste. Des lumières s'allument les unes après les autres mais le quartier n'est guère riant. Une odeur de vieux et de délabrement s'en dégage et une menace semble planer dans l'air, notamment au niveau des constructions rudimentaires longeant la côte, qui seront les premières emportées en cas de vagues un peu trop puissantes. Des filles de moins de vingt ans vêtues de jupes courtes, de chemisiers très décolletés et chaussées de hautes bottes alors que ce n'est pas encore la saison entrent dans un centre commercial souterrain en bavardant et se dirigent

vers une enseigne sur laquelle on peut lire *Bar karaoké*. Un chat fouille dans un sac d'ordures jeté au fond d'une ruelle. Ayant sans doute senti le regard d'Inho, l'animal lève la tête et le fixe d'un air méfiant. Derrière lui, un jeune homme déjà soulé est en train de vomir, appuyé contre un mur.

Une fille s'approche alors d'Inho et lui prend le bras. Elle est toute petite, a de longs cheveux permanentés et porte un haut très échancré.

— *Oppa*, tu ne veux pas venir te détendre un peu avec moi ?

Il essaie de la faire lâcher prise sans mot dire en se disant qu'elle a quinze ans à tout casser. Il cherche à rattraper Yujin qui s'est retournée pour l'attendre, mais la fille lui barre à nouveau la route. Ses yeux très noirs louchent un peu et brillent d'un étrange éclat ; une aura mystérieusement sensuelle s'en dégage. Elle est beaucoup trop maquillée mais son visage est plutôt mignon. Inho s'écarte à nouveau quand la fille approche brusquement son visage de son torse pour renifler son odeur. « Waouh, tu sens Séoul ! C'est ça, cette odeur raffinée et agréable... » s'exclame-t-elle avant d'éclater de rire quand il la repousse.

Yujin revient sur ses pas, les traits tendus, s'empare d'un pan de la veste d'Inho et l'entraîne vers une grande avenue.

— Je suis désolée, lance-t-elle en se mordant les lèvres. Je me suis dit que tu avais faim, du coup j'ai pris un raccourci.

Inho lui jette un coup d'œil. Elle semble avoir honte, comme si un déshonorant secret de famille avait été percé à jour. Il trouve son comportement naïf, on dirait une élève modèle, un peu trop réservée, de celles qui passent leur temps à se dire : « Tout est de ma faute ! » Une telle naïveté a sûrement contribué aux malheurs qui l'accablent aujourd'hui, pense-t-il.

— Pourquoi tu t'excuses ? Tu penses que c'est de ta faute s'il y a des quartiers de plaisir partout dans le monde ? la taquine-t-il en riant.

Elle pouffe à son tour et replace ses cheveux derrière ses oreilles.

— Il n'y a pas grand-chose de bon dans cette ville. Mujin serait l'héritière d'une longue histoire mais ça, c'est ce qu'on dit. On s'en fiche pas mal qu'elle ait été le haut lieu de la démocratie quand ce n'est plus qu'une ville pauvre en plein déclin, non ? Les jeunes se moquent bien de sa prospérité passée : aujourd'hui, ils n'ont nulle part où aller après leurs études !

Assis face à elle dans un restaurant servant de la poitrine de porc, Inho sent qu'elle regrette de vivre ici. Et lui, il la retrouve dans cette ville où seuls les gens qui n'ont nulle part où aller s'installent. A cette idée, son visage s'assombrit un instant. Elle lui tend sa carte de visite, avec sa fonction écrite au-dessus de son nom : *directrice du Centre pour les droits humains à Mujin*.

— Pourquoi tu souris ? demande-t-elle pendant qu'il examine la carte.

— Ça me rappelle les années militantes... Ça fait un bail !

Inho affiche un air las. Il se demande s'il s'agit vraiment d'un métier ; il revoit alors les fenêtres du petit appartement délabré de Yujin qu'il a entr'aperçu tout à l'heure. La sensation allègre éprouvée plus tôt disparaît subitement et la fatigue l'envahit. Aussi, quand elle lui demande : « Alors, quelle mouche t'a piqué ? Pourquoi prof dans une école de sourds ? », il lui répond avec une pointe d'ironie : « Moi aussi, j'avais envie d'être un peu utile à la société. » Elle n'a pas du tout l'air de saisir son sarcasme. Elle le fixe d'un air fier et lui sourit comme une grande sœur à son jeune frère.

— Excellente idée! dit-elle. Au fait, la fille de tout à l'heure a dit que tu sentais Séoul, c'est ça? J'ai un peu honte de te l'avouer mais pour être tout à fait honnête, la même pensée m'est venue quand tu as ouvert la porte tout à l'heure. En trois ans, je suis devenue une vraie campagnarde...

Elle esquisse un sourire en se versant un verre de *soju*, on dirait une paysanne timide. Est-ce vraiment une bonne chose de s'installer à deux pas de chez elle? se demande Inho.

12.

C'est son premier jour à l'école. Inho suit le couloir qui doit le mener au bureau du principal. Il aperçoit un homme en blouson marron en sortir. Leurs regards se croisent; l'homme l'examine rapidement de la tête aux pieds. Ses yeux sont durs. Le directeur administratif qui accompagne Inho le salue joyeusement.

— Mais qui voilà? Notre brigadier-chef! Je pense savoir ce qui vous amène... Le rapport que j'ai fait au principal ce matin, n'est-ce pas? Vous savez, on a beau dire aux enfants de ne pas sortir le dimanche sans autorisation, ils ne nous écoutent pas. Et voilà le résultat... C'est navrant. Nous prenons soin d'eux du mieux que nous pouvons mais ils sont tellement...

Son ton est un peu forcé, on dirait un acteur de mélodrame. Inho ne saisit pas tout, mais à l'entendre, il a l'impression que le message de son guide est clair: « Certains diront que je suis responsable, mais ce n'est pas ma faute. »

— A quoi bon leur dire? Ils sont sourds!

Les deux hommes s'esclaffent comme si la blague était excellente. Leur rire sonne faux. Inho reste silencieux. Il ne voit pas de qui ils pourraient parler sinon des élèves, même s'il espère se tromper. En même temps, les mots « enfants » et « sourds » sont sans équivoque. Inho trouve cette conversation déplaisante.

— Je sais que le principal se fait du souci, c'est pour ça que je suis venu le voir de si bon matin.

— Il n'y aura pas de complications, j'espère ? demande le directeur administratif en grattant son crâne dégarni. Pas de quoi nous causer des maux de tête ?...

Inho, que la conversation ennuie, se demande soudain si ce n'est pas lui qu'il a vu faire vrombir le moteur de sa voiture dans le brouillard, la veille.

— Bon, nous comptons sur vous. Vous savez, nous devons déjà gérer un audit, et je ne vous parle pas du reste...

— Il n'y a pas grand-chose à faire, c'était un accident. Le brouillard était tellement épais que le conducteur du train n'a rien remarqué. Si même lui n'a pas vu ce garçon, qu'est-ce que les enseignants auraient bien pu faire ? Voilà où nous en sommes. Ne vous inquiétez pas. J'ai bouclé plutôt proprement l'affaire du mois dernier, non ?

Sur ce, le brigadier-chef esquisse un sourire énigmatique. Le visage du directeur administratif pâlit un peu et il lance abruptement : « Haha, nous vous devons beaucoup, monsieur le brigadier-chef ! »

Inho s'avance vers la porte portant une plaque gravée *Principal Yi Gang-seok*. Son propriétaire regagne justement son bureau en s'essuyant les mains sur un mouchoir, il doit revenir des toilettes. Lui aussi a le crâne dégarni. Pris de court, Inho se tourne vers son guide. Les deux hommes se ressemblent étonnamment, on dirait le même acteur dans deux rôles différents. En effet, le principal Yi Gang-seok et le directeur administratif Yi Gangbok sont jumeaux.

Derrière Yi Gang-seok, face auquel Inho est assis, figure dans un cadre doré le portrait d'un homme légèrement de trois quarts. En bas du portrait, on peut lire *Yi Jun-beom (dit Baesan), fondateur de l'école Ja-ae*. Yi Gang-seok et Yi Gangbok sont donc les fils jumeaux de Yi Jun-beom, le fondateur et le président du conseil d'administration de l'école. S'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, les frères dégagent une aura très différente. Cela tient peut-être au fait que le principal est vêtu d'un costume trois pièces marron foncé là où le directeur administratif porte juste un pull anthracite. Avec l'âge, le prestige qui accompagne une certaine position sociale finit par imprégner les gens. Inho voit enfin deux individus différents.

— Ma nièce de Séoul m'a dit qu'elle était très proche de ta femme.

Le principal parle lentement et d'un ton aussi autoritaire, non, bien plus, qu'Inho ne l'avait imaginé. Il s'adresse à lui en feuilletant un journal posé sur la table basse, sans lui accorder un regard et en le tutoyant d'entrée de jeu. Inho pourrait y voir une forme de mépris. « Ce pauvre type est là uniquement grâce à sa femme », voilà ce que son employeur pense peut-être. Inho se concentre sur la décision qu'il a prise ce matin en se rasant. Il veut mener une vie tranquille et à l'abri du besoin grâce à son salaire, et jouir des petits plaisirs qui en découlent. Du temps où il gérait sa société en Chine, les jours de paie lui donnaient des sueurs froides. Il est très heureux d'être là plutôt que de devoir endurer cette

souffrance et serait prêt à s'incliner jusqu'à terre pour remercier la personne qui l'a pistonné, même si cela veut dire s'incliner devant sa femme ou sa fille. Ce qu'il subit là est le prix à payer pour ce petit bonheur; il se répand donc en courbettes, un sourire équivoque sur les lèvres.

— Avec le nouveau gouvernement, le budget alloué aux établissements d'assistance publique a encore été réduit alors que les enfants nous coûtent de plus en plus cher. C'est dur de travailler dans ce domaine...

Le principal replie le journal sans l'avoir lu et tapote la table avec. Le directeur administratif se lève et fait un signe de tête à Inho. Perplexe, celui-ci se lève à son tour. Il s'attendait à ce que le principal lui demande au moins son nom et lui serre la main; il se sent humilié. Son supérieur regarde la pendule, appuie sur un bouton et ordonne à sa secrétaire d'une voix quasi hystérique :

— Dis à monsieur Chae de la salle informatique de m'apporter rapidement ce que je lui ai demandé. Je dois partir avant le déjeuner, dépêche-toi!

Il doit avoir une affaire urgente sur les bras. Inho préfère se dire que la mauvaise humeur du principal tient à la situation présente. Une fois dans le couloir, le directeur administratif se rapproche des fenêtres avant de se tourner vers lui et de lever un pouce dans sa direction. Inho le fixe sans comprendre. L'autre ouvre alors la main. Inho se demande s'il cherche à tester son niveau en langue des signes.

— Euh... on m'a dit que ce n'était pas très grave si je ne maîtrisais pas parfaitement la langue des signes, balbutie-t-il. Je vais m'y mettre sérieusement. Dans un premier temps, je communiquerai par écrit.

Son interlocuteur fait la grimace.

— Ne me dis pas que je vais devoir t'expliquer? En temps normal, on demande un seul gros billet, mais comme votre femme est une très bonne amie de notre

nièce, cinq petits suffiront. Réglez ça à l'administration avant la fin du mois. On n'accepte pas les chèques.

A tout juste trente-trois ans, Inho sent le sang lui monter au visage.

14.

Inho n'est pas inculte, il connaît l'adage : « La vie commence à l'instant où l'on accepte d'être humilié. » Pourtant, après son entrevue dans le bureau du principal, il est aussi confus et honteux que s'il se retrouvait dans un cauchemar où il devait marcher nu au milieu d'une foule. Curieusement, il sent une faible puanteur émaner de Yi Gangbok qui se tient toujours devant lui. Elle lui rappelle tantôt celle d'un animal trempé de sueur, tantôt celle d'une épave repêchée du fond de l'océan après une très longue immersion, chargée en rouille. Il a peur de ce pressentiment sinistre qui le saisit au premier jour de sa nouvelle vie.

— Je vais te montrer ta classe. Allons-y.

Il se met en route. Inho se rappelle ce que racontaient à l'époque à demi-mot ses amis de fac embauchés dans des établissements privés. S'il se souvient bien, il était question de « contribution au développement de l'établissement » – une bien belle expression. La recommandation de sa femme lui revient tout à coup à l'esprit : « Je m'occupe de tout. Concentre-toi sur une seule chose : la titularisation. » Avait-elle aussi prévu de « s'occuper » des pots-de-vin ? En remontant le long couloir, Inho se demande si ce lieu lui convient vraiment. Le jeune Inho trouve la décision trop précipitée. Le vieil Inho pense à la somme qu'il a déboursée pour se trouver

un appartement à Mujin ; retourner à Séoul en laissant tout tomber serait aussi humiliant que de se délester des « cinq petits » qu'on lui demande. L'Inho qui n'est ni jeune ni vieux intervient : la décision n'a rien de précipité, il n'a simplement pas le choix. Pour reprendre les mots du vieil Inho, la vie n'est facile pour personne, sauf pour ceux qui héritent d'une couronne et d'un territoire. Il prend soudain conscience que ses pas résonnent très fort. Non, c'est simplement qu'un calme assourdissant règne ici. Aucun bruit ne filtre. Il se sent oppressé comme s'il se trouvait au fond de l'eau.

— Ils sont en deuxième année de collège mais ils ne savent rien, reprend Yi Gangbok d'un ton désabusé en arrivant à la hauteur d'une porte sur laquelle une plaque rappelle le niveau en question. Plutôt que de chercher à leur apprendre quelque chose, assurez-vous qu'ils ne fassent pas de bêtises.

Depuis le début, il alterne bizarrement entre tutoiement et vouvoiement. Cela ressemble plus à une ignorance des règles de base de la conversation qu'à de l'impolitesse. Comment peut-on dire à un professeur fraîchement débarqué de s'occuper en priorité des problèmes que risquent de créer ses élèves plutôt que de leur éducation ? Cette série de situations aberrantes amorcée par sa rencontre avec le principal laisse Inho sans voix. Il respire un grand coup.

Le directeur administratif ouvre la porte. Les enfants, en cercle, échangent en langue des signes et ne semblent pas remarquer leur présence. A bien les observer, ils sont groupés autour d'un garçon en train de pleurer, la tête sur son pupitre. Yi Gangbok va tirer sur une longue corde suspendue à côté du tableau noir. Aussitôt, une lampe rouge fixée au plafond s'allume et illumine la pièce comme un stroboscope ; les enfants se tournent tous vers lui. Peut-être à cause de la lumière, leurs yeux paraissent

injectés de sang. Inho a presque envie de reculer devant l'indignation qui se lit sur leurs visages.

L'homme écrit en grand au tableau : *KANG Inho, professeur principal, professeur de coréen*. Les visages des enfants, désormais inexpressifs, ressemblent à des masques blancs.

15.

— Bonjour, je suis ravi de faire votre connaissance. Je m'appelle Kang Inho, signe lentement et maladroitement Inho après le départ de Yi Gangbok.

La fillette qui s'est enfuie la veille sur le parking est là. Voyant qu'il essaie de communiquer avec eux en langue des signes, les enfants réagissent. Une petite vague d'émotion passe sur leurs visages figés. C'est un bon début. Après tout, les enfants restent des enfants. Il se détend un peu et écrit un poème au tableau :

*Trois allumettes une à une allumées dans la nuit
La première pour voir ton visage tout entier
La seconde pour voir tes yeux
La dernière pour voir ta bouche
Et l'obscurité tout entière pour me rappeler tout cela
En te serrant dans mes bras.*

Jacques Prévert, *Paris de nuit*

Inho sort trois allumettes d'une boîte qu'il a apportée et signe le poème en les craquant l'une après l'autre. A mesure qu'il désigne d'un geste de la main d'abord le visage, puis les yeux, et enfin la bouche des élèves, leurs mines inexpressives s'éclairent comme un verre opaque gagnant en transparence et, à l'image d'un film en noir et blanc soudain colorisé, prennent des couleurs.

Cette petite performance qu'il a préparée semble réduire d'un coup la distance qui le sépare de son auditoire. Il a l'intuition qu'ils vont bien s'entendre; sa confiance en lui en sort renforcée. Cela le libère un peu des mauvais pressentiments qui l'assaillent depuis le début de la journée.

Il dévisage le garçon qui pleurait quand il est entré. Son regard est aussi sombre qu'un marais. Inho lui adresse un sourire. Le garçon le fixe de ses yeux noirs puis se met à signer comme s'il était possédé. Ses mains vont à une telle vitesse qu'au bout d'un moment, un cri suraigu que seuls des *hhhh* pourraient rendre s'échappe de sa bouche. Son visage pâle rougit et prend une expression désespérée. Mais Inho ne maîtrise pas assez bien la langue des signes pour comprendre quoi que ce soit, si ce n'est que la situation est grave. Devant son air désolé, le garçon se rend compte qu'il ne le comprend pas et suspend ses mains, si rapides un instant auparavant, dans le vide. Le mince espoir qui avait surgi dans ses yeux semble disparaître dans les profondeurs du marais. Spontanément, Inho s'approche de lui; l'enfant au visage émacié et sale garde la tête baissée. Inho lui tend son mouchoir. Comme le garçon ne bouge pas, il essuie à sa place les larmes qui coulent sur ses joues. L'enfant lève sur lui des yeux mouillés. Le petit espoir tout juste englouti n'a pas refait surface.

Inho reprend sa place devant le tableau noir. Le dos tourné, il sent que ses élèves échangent à son propos. Il ne les entend pas réellement mais c'est une autre forme d'audition. Il écrit : *Je suis désolé d'être aussi maladroit, mais je vous promets que je saurai signer avant les vacances d'hiver.*

Lorsqu'il se retourne, une fille tient entre ses mains une feuille blanche sur laquelle elle a écrit en grand : *Hier, son petit frère est mort.* Son visage est empreint d'inquiétude,

sans doute se demande-t-elle si elle a raison d'agir ainsi. Avant même qu'il puisse répondre, un garçon lève une autre feuille sur laquelle Inho lit : *Nous savons qui l'a tué.*

16.

— C'est un accident de train, dit le voisin d'Inho en salle des professeurs, un certain monsieur Park. Ça arrive parfois quand il y a beaucoup de brouillard.

— Tout de même... un enfant est mort! Et tout est si...

Inho s'interrompt sans oser articuler le mot « calme », de peur qu'il ne convienne guère à la situation. Il réfléchit un moment à la manière d'exprimer au mieux ce qu'il ressent. Impassible? Paisible? Bizarre?... En songeant à ce dernier mot, il se rend compte qu'il correspond parfaitement à l'impression que lui donne l'école Ja-ae.

— Les enfants m'ont dit des choses étranges. Ce garçon hier ne serait pas mort par accident mais...

— Vous avez bien dit que vous n'aviez jamais enseigné dans ce genre d'établissement, n'est-ce pas? le coupe monsieur Park.

Son ton est indifférent mais dans son regard se lit la condescendance. Non, se ravise aussitôt Inho. Qu'est-ce qu'il est sensible depuis qu'il est arrivé ici! Il doit rester positif, oui, le pouvoir de la positivité! Il se récite cette formule qu'apprécie tant sa femme. Il parvient ainsi à adresser un sourire incroyablement faux à Park.

— Avec le temps, vous finirez par comprendre, continue Park. Parmi les gens affectés d'un handicap, les sourds sont ceux qui ont le pire complexe de persécution. Ils ne croient que leurs semblables. On parle de peuple